

**Base-de-roc**

Rosalie Lessard

Number 70, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86917ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, R. (2017). Base-de-roc. *L'Inconvénient*, (70), 55–57.

# BASE-DE-ROC

*Rosalie Lessard*

C'était au début, c'était la nuit.  
 Dans la voiture,  
 au souvenir d'un baiser  
 la conversation s'éspaçait,  
 redécoupant cette sorte  
 d'éternité.

Bientôt  
 les mots se couvriraient  
 de buée.  
 Nous dormirions  
 contre ta maison cette fois,  
 plus immobiles qu'une promesse,  
 plus près du sol, des routes, des étoiles  
 et de nous-mêmes peut-être.

Mais l'habitude des gestes et des trajets,  
 cette nuit comme les autres,  
 nous arracha aux chambres  
 que dessinaient nos doigts  
 sur la vitre des portières.

Dehors s'épaississaient des nappes  
 de silence – l'un de ces silences  
 qui murent mal la mémoire,  
 un silence presque corps,  
 et les nôtres fondus en lui,  
 remuant à peine la campagne –

quand un héron prit son envol,  
 gigantesque,  
 ptérodactyle surgi des noyers  
 comme si la terre se livrait  
 à une rétrospective.

Depuis longtemps plus un lieu pour moi  
 ne portait le nom de maison.  
 C'était au début, c'était  
 du sable, des coquillages et des chenilles  
 éparpillés aux quatre coins,  
 découpant des cloisons à l'immensité  
 secrète et sans seuil  
 où je t'attendais.

Tu dis *allons marcher*.  
 Des champs de colza s'ouvraient  
 dans tes yeux et tout autour  
 flottait avec l'automne.

Nous passions du film à la route.

Sous nos pieds, des maïs brûlés  
 par l'hiver  
 glissaient,  
 cailloux parmi les cailloux.

Dans la coulée brillait  
 l'archipel des pissenlits en graine.

À la moindre occasion,  
 tu te peignais parmi d'autres îles  
 abandonnées ;  
 en moi se déplaçait pourtant  
 la carte de l'unique continent  
 de ta présence.

(Plus tard, plus tard,  
 redevenir fantômes.)

Un couple de carouges  
 pourrait bien souligner  
 le vallon crevé du tournant,  
 les canaris initiaux nous soulèveraient  
 encore en tous sens,  
 accompagnés de menues frayeurs  
 venues rayer ce soir-là  
 ton rire,  
 par lequel je sais  
 me souvenir.

La chaleur du jour  
 n'en finissait pas d'entrer  
 sous les draps.

Nous avons perdu contact  
 avec l'aurore ;

elle nous engloutissait,  
intacts, drôles et pleins  
d'un scintillement du fin fond.

Les jeux recommençaient.  
On aurait dit chaque fois  
un lever de lune.

Quant à frôler des morts  
qui nous rejoignent,  
c'était inévitable.  
Nous en ferions aussi peu de cas  
que les tulipes couleur jonquille  
de nos mains et ciseaux.

•

Nous errions  
dans des bois  
inconnus,  
nous émerveillant des arbres  
dont nous inventerions  
la forme des feuilles,

incapables de détacher les yeux  
d'une tache jaune  
sur la gorge d'oiseaux de poche  
aussi légers que nous.

Marcher ensemble suffisait.

Le marécage disparaissait  
sous la cascade  
d'un baiser paruline.

C'était avant les sentiers,  
avant la connaissance  
des rochers et des souches  
des parcs  
où nous dérivions –  
les îles de Berthier, le rang Saint-Martin,  
Base-de-Roc –

c'était au début,  
même quand tu pointais  
la passerelle à demi écroulée,  
suspendue tout au bout  
d'un lointain  
tête-à-tête en forêt.

•

Nous n'avions encore rien traduit.  
Les ramilles de bruits étrangers,  
en pile,  
nous les gardions  
pour plus tard.

(Plus tard, l'incessante métamorphose  
de l'épouse du conte  
des *Mille et une nuits*,  
plus tard l'univers  
en expansion.)

Pas une ride dans ta voix,  
musique première,  
définitive,  
sans papier.

C'était au début,  
bien avant les courriels, les messages  
sur la boîte vocale, FaceTime,  
avant que tu me manques  
comme s'il s'agissait  
de moi-même.

•

Le temps nous traverse  
tandis que nous ne bougeons plus  
d'un pouce  
l'amour.

Rassemblés, sur le point d'exploser,  
à chaque instant.

Il y a ici un étrange travail  
de la paix.

•

Dans la Grande Bibliothèque  
en pagaille,  
les livres ne correspondaient pas  
aux chiffres.

Sur les pages d'un catalogue  
d'artiste,  
je faillis te croiser.

Nous avons mêlé nos noms et odeurs  
et pourtant nous n'étions nulle part,  
classés, rangés sur aucun rayon,  
accrochés sur aucun mur,

ni derrière les bandes noires  
des documents officiels  
exposés par Jenny Holzer,  
petits mots défendus,  
plus parlants d'avoir été effacés,

ni dans ces os polis  
qui nous briseraient,  
pour l'heure déposés  
sur la table d'une galerie,

ni sur les murs  
ou sur les trottoirs  
de la ville,  
silhouettes de craie  
mêlées de neige.

D'une demeure à l'autre  
tu esquissas ce fin chemin  
de sous-bois détrempe  
jusqu'à la plus petite chambre  
de l'Amérique,  
ce muguet d'Amherst  
que nous laisserions  
sécher sur le tableau  
de bord de la voiture.

Nous arpentions enfin  
les vestiges du jardin  
où en rêve  
nous avons flâné.

Son tracé vieux de deux siècles  
rejoignait le plomb  
des lignes croisées  
sur le papier quadrillé  
de ta terre,  
parfum de vanille et grands soleils.

Nous rapporterions un petit quai  
sur lequel fredonner  
des chansons  
aux accents des vagues  
qu'il nous reste.

•  
C'était au début, c'était dans ces zones  
de mer  
où tu projetais de semer  
une forêt de magnolias.

Sur la tablette s'accumulaient  
les confidences, les invitations et les pièges  
de ceux que nous croyions avoir laissés  
loin derrière le croissant  
des pruniers en fleurs,  
dans ces cases de BD –  
la ville, oui, la ville –  
tout au bout de l'autoroute.

Mais il n'y avait plus d'écran simple.  
Le cinéma étendait son empire  
jusque dans ces cinquantièmes  
hurlants, à la crête des cœurs purs.

Pour quelque temps encore, nos ciels  
flamboieraient  
sans qu'on ait à les tisonner ;  
leurs couleurs entièrement  
nous appartiendraient.

Pour quelque temps encore, la solitude  
serait amoureuse :  
ce serait le début,

car non seulement savais-tu  
comment reculer sur le souffle  
des vents,  
tu avais égrené la boussole  
dans notre sillage :

sur la terre cendrée,  
des étoiles pour la route.